

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MAGASIN DU BAS-CANADA.

TOME II.

SEPTEMBRE 1832.

NUMERO 3.

LA PROPHÉTIE DE JEAN DE MILAN.

HISTOIRE MEXICAINE.

(Suite et fin.)

Les chinampas étaient des espèces d'îles flottantes que les Mexicains avaient l'art de construire en étendant sur de larges radeaux de bois léger de cédrel une forte couche de joncs, de roseaux et de tiges de maïs, recouverte d'une terre argileuse. Les soins et le temps consolidaient l'édifice, sur lequel s'élevaient bientôt des arbrisseaux de toute grandeur, des pavillons entourés de fraîcheur et d'ombrage.

C'est à l'entretien de ce radeau que se bornèrent les occupations de Zacatl ; sa vie était douce, et ses loisirs nombreux. Un mois se passa, puis un autre. Chaque jour son maître, accompagné d'Axa, venait visiter le chinampas, et parfois deux pirogues attelées au jardin flottant lui faisaient parcourir toutes les sinuosités du lac, dont le vieillard aimait à respirer les brises. Il se plaisait aussi à la conversation de Zacatl. Alors Cortez était en marche vers la capitale de l'empire ; les obstacles s'étaient aplanis sur ses pas ; il ne rencontrait plus devant lui que des peuples de cultivateurs ; car, semblables aux abeilles de leur pays, les Mexicains ne savaient que produire, et n'avaient point d'aiguillon pour se défendre. Le bruit de la visite armée de Cortez à Montézuma avait retenti jusque dans la paisible vallée ; et Rhaomazi écoutait avec surprise les détails que l'enfant de l'Yucatan lui donnait sur les mœurs des Castillans, sur leurs vaisseaux, leurs armures de fer, leurs canons et leurs chevaux. Peu à peu le vieillard s'accoutuma tellement à le voir et à l'entendre, que le dernier venu entre ses serviteurs fut celui qu'il affectionna le plus. Bientôt il ne put se passer de sa présence ; et lorsque l'humidité de l'air ou la fatigue ne lui permettait point d'aller au chinampas, le jeune homme recevait l'ordre de se rendre à l'habitation.

Sans cesse passant ses jours auprès de la jeune fille, Zacatl éprouva de plus en plus ce sentiment qu'avait fait naître en lui la première vue d'Axa. Il l'aima. Mais il est une passion qui, une fois logée au cœur de l'homme, peut s'y endormir, non s'y éteindre ; l'ambition, feu dévorant qui se rallume à tous les foyers de l'âme, désir effréné qui reprend ses forces dans l'énergie des autres désirs ; l'élève de Jean de Milan l'avait connue ; il croyait en être affranchi ; il la sentit revivre en songeant à son amour. Pouvait-il espérer d'être heureux lorsqu'il convoitait l'esclave favorite de son maître ? Jamais un regard bienveillant d'Axa n'était venu lui dire de parler ou d'ôser. Devait-il compromettre par un mot le sort paisible dont il jouissait auprès de son puissant rival ? Mais ce rival, l'âge l'accablait. De jour en jour la vie semblait l'abandonner, et son tombeau ne pouvait être loin. . . . " Eh bien ! quand il sera mort, en serai-je plus aimé ? Ai-je comme lui des champs qui verdissent au soleil, des esclaves qui m'obéissent, des parures, des trésors à offrir ? . . ." Une idée subite le saisit. . . Cette idée, il n'ose d'abord en peser les promesses, dans la crainte de les voir s'évanouir. Enfin il y revient, il l'examine, il s'y attache. Son avenir est là tout entier. Rhaomazi n'a point d'enfants, ni fils, ni neveux ; et d'après les lois du Mexique il peut laisser son héritage à l'un de ses vassaux ou de ses serviteurs. Ce serviteur préféré, ce sera Zacatl. Déjà le vieillard a pour lui une amitié de père. La route lui est ouverte ; nul obstacle ne le rubutera. Tout ce qu'il faudra de soins, de patience, de résignation, il l'aura. Un jour ce domaine sera à lui. Il y croit, il le veut, il se le jure. Sans doute son bienfaiteur ne laissera point Axa dans l'abandon ; il la placera sous la protection de son héritier, de son fils adoptif. Peut-être lui-même ordonnera-t-il leur union. Tant de songes de bonheur fondent à la fois sur le cœur du pauvre Zacatl, qu'il semble en avoir perdu la raison. Il jette sur toute la vallée un regard dominateur, fait craquer ses doigts, brise du pied quelques faibles arbrisseaux, comme pour faire acte de possession, puis tout à coup, ainsi qu'un insensé, il s'enfonce au milieu d'un buisson de nopals, dont les épines traçent sur sa peau des sillons multipliés de sang. Mais d'après ses croyances, il pense que ces blessures légères doivent désarmer les dieux, et assurer sa prospérité future.

Deux mois étaient à peine écoulés que les espérances de Zacatl semblaient près de se réaliser. Son maître tomba malade. Aussitôt tous les serviteurs de Rhaomazi firent retentir la maison de cris et de lamentations ; mais les lamentations et les cris de Zacatl s'élevaient de beaucoup au-dessus de ceux des autres. Le vieillard fut environné de soins et de secours ;

mais les soins de Zacatl étaient plus assidus, comme sa douleur paraissait plus profonde. On eût dit que par un don spécial il se trouvait soudain affranchi du besoin de manger et de dormir. La nuit, le jour, sans cesse auprès du vieillard, il ne s'occupait que de lui, de lui seul, et repoussait les alimens qu'on lui présentait. Il veillait à ce que sa natte fût douce et sa couverture légère ; il entretenait dans la chambre un air pur et frais, et en chassait les mouches incommodes, les moustiques dangereux, préparait lui-même les breuvages adoucissans et les lui faisait prendre en prononçant des paroles puissantes qu'il avait apprises, disait-il, chez les hommes d'Europe. Le malade pensait en ressentir du soulagement, et, touché du dévouement d'un si fidèle ami, ne voulait plus avoir que lui pour médecin et pour compagnon. Axa elle-même ne paraissait plus que rarement dans sa chambre. Les autres serviteurs, irrités d'une telle préférence, se retiraient en maudissant l'intrus qui était venu leur ravir l'affection de leur maître ; et quand par aventure Zacatl passait au milieu d'eux, il ne rencontrait plus que des gestes menaçans et des regards d'indignation.

Que lui faisaient à lui les marques de haine ou de mépris ? Le jour peut-être n'était pas loin où tous ces mécontents seraient forcés de se courber en sa présence.

Cependant la maladie de Rhaomazi empirait ; ses membres se gonflaient et se couvraient d'ulcères ; une odeur infecte et cadavéreuse s'exhalait de son corps. Zacatl n'en était ni moins empressé, ni moins assidu auprès de sa couche. L'éternelle pensée qui le dominait lui faisait triompher du dégoût et de la fatigue. Certain de l'inefficacité de ses remèdes, il continuait de soulager le malade en couvrant ses plaies d'herbes choisies et consacrées par un prêtre ; il plaçait autour de son front des monceaux de fleurs de jalap, dont la vertu devait chasser les esprits malfaisans de l'air. Mais l'atmosphère pestilentielle au milieu de laquelle il vivait, le peu de nourriture qu'il prenait, l'avaient affaibli lui-même. Le bon vieillard, qui s'était aperçu de sa maigreur et de la pâleur de son visage, exigea qu'il prît du repos, une nourriture plus substantielle, et lui ordonna de le quitter quelques heures chaque jour. Zacatl fut contraint d'obéir.

En parcourant l'habitation, il s'attendait à exciter encore, par sa présence les murmures et les mauvais propos, des autres serviteurs ; il n'en fut pas ainsi. Depuis qu'ils avaient appris l'état désespéré de leur maître, ceux-ci, ne pouvant s'expliquer la persévérance des services pénibles et dangereux que Zacatl lui rendait, à leur tour ajoutaient foi à son dévouement ; ils le supposaient plus grand, plus héroïque qu'il n'était.

même dans la pensée de Zacatl de le faire accroire. L'usage avait voulu long-temps au Mexique qu'à la mort d'un seigneur noble et riche, un esclave ou un vassal fût sacrifié sur le tombeau du défunt pour le servir encore dans un autre monde. Le temps avait adouci cette loi cruelle, et depuis quelques années ce n'était plus que volontairement que la victime s'offrait pour tenir compagnie au mort. Cette victime volontaire, ils la voyaient dans cet étranger qui devait tout à la bienfaisance de Rhaomazi. C'est ainsi que ces hommes simples et reconnaissans avaient cru devoir interpréter la conduite de l'ambitieux amant d'Axa. Aussi, lorsqu'ils le revirent, il ne trouva plus sur leurs traits et dans leur accueil que des témoignages d'intérêt et de vénération. Tous s'empressaient autour de lui ; les uns lui apportaient, pour se laver, des vases remplis d'eau parfumée, les autres l'invitaient à prendre plus de soin d'une vie aussi précieuse, et plaçaient devant lui des mets succulens et recherchés.

Zacatl était orgueilleux et charmé du changement qu'il remarquait dans ses anciens compagnons de peines et de travaux ; mais il était loin d'en pénétrer la cause. Il ne l'attribuait qu'à la haute idée qu'ils devaient concevoir de sa piété envers le digne vieillard, ou au pressentiment qui les éclairait sur sa fortune. Il jouissait d'avance d'un bonheur qu'il n'avait point connu jusqu'alors, celui de se voir entouré d'hommages, d'imposer le respect à ses égaux ; il en jouissait avec envirement. L'ambition se montre rarement sans un mélange de grandeur. Si l'estime des hommes n'est point toujours le prix qu'elle obtient, elle est presque toujours le premier but qu'elle se propose ; car est-ce une joie de commander à ceux qui ont le droit de nous mépriser ? Zacatl songeait à l'effet que devait produire sur le cœur d'Axa cette vénération dont il devenait l'objet, et le prétexte s'en augmentait à ses yeux.

Un matin, profitant d'un moment de sommeil du malade, il parcourait les bords du lac, et, regardant d'un œil dédaigneux le chinampas attaché au rivage, il cherchait en lui-même à qui il pourrait en confier la garde, lorsque son nom fut prononcé, et il vit occupés à couper des joncs ces deux esclaves qui, à son arrivée dans la vallée, accompagnaient Rhaomazi sous les massifs de sapotilliers. La conversation semblait vive et animée entre eux. Zacatl se placa derrière un buisson. Un des deux travailleurs s'applaudissait d'avoir, le premier, découvert l'étranger lorsqu'il descendait la colline, et il disait :
 « Rhaomazi n'a point à se repentir du bon accueil qu'il lui fit ; maison jamais ne reçut un hôte plus reconnaissant. Notre contrée s'en glorifiera. Quant à moi, je n'aurais point son courage, je l'avoue.

— Et moi je l'aurais eu, répliqua l'autre ; je l'aurais eu si le maître m'avait aimé. Le sacrifice est-il donc si grand ? Que l'étranger me cède sa place, et, à sa honte, j'accepte encore."

Ils se turent. Zacatl reprit lentement le chemin de l'habitation, puis en route il réfléchit sur ce qu'il avait entendu, et commençait à s'étonner que les soins qu'il donnait au vieillard excitassent tant de surprise. Cependant il trouvait injuste celui-là qui semblait lui refuser son estime et se croyait digne de rivaliser avec lui en dévouement. Il voulait le forcer à l'admiration, et cherchant à s'abuser lui-même, il tentait de se persuader que, dans le rôle qu'il jouait auprès du vieillard, l'intérêt et l'ambition n'étaient que secondaires. Il se rappelait les bontés de son maître, l'amitié dont il l'honorait, et s'efforçait de s'attacher en songeant à sa mort prochaine ; mais ce mot le ramenait à la réalité, et il s'inquiétait de ce que le mourant n'avait point encore manifesté ses dernières volontés et désigné son successeur.

Aussi ce fut avec une émotion bien vive qu'en rentrant dans la salle occupée par le malade, il y vit tous les serviteurs de la maison et les principaux vassaux assemblés, et qu'il s'aperçut qu'à son approche tout s'agitait et murmurait comme de joie et de respect. Les visages avaient un air de solennité qui l'affermait encore dans sa croyance. Le vieillard sans doute avait parlé, on connaissait l'héritier de tant de biens. Que ne dut-il pas éprouver lorsque Rhaomazi le désignant du geste dit, d'une voix entrecoupée, mais distincte encore : "Le

voici !". Que sa vertu attire sur nous la protection de tous les dieux." Et chacun s'inclina, puis il reprit : "Ces dieux, je les remercie de m'avoir donné à la fin de ma carrière un ami si fidèle et si dévoué. Je sens que la vie veut sortir de mon corps. Avance, mon fils."

Zacatl s'avança dans une attitude humble et modeste, mais son cœur était gonflé d'orgueil, et des pensées rapides faisaient passer devant ses yeux tous ces biens qu'il allait posséder.

Rhaomazi poursuivit : "Zacatl, je n'ai point d'enfants, et nos lois me permettent de choisir mon héritier parmi mes serviteurs, dans ma famille d'adoption. Qui mieux que toi pouvait mériter cette préférence ? Qui plus que toi était digne de succéder à mon pouvoir et à mes richesses ? Ma première pensée fut de payer ainsi tes services et d'assurer le bonheur de mes vassaux. Ces biens que j'ai possédés, dis un mot, ils sont encore à moi. . . . Mais je viens d'apprendre que, poussant jusqu'au bout ton dévouement sublime, tu ne veux point quitter ton père, et que. . . si je meurs. . . tu mourras avec moi. Qu'il en soit ainsi ; j'y consens ; il me sera doux de ne point me séparer de celui qui m'aima tant. J'ai vu deux des

souverains de Mexico, conduits vers la montagne de Chapultepec, se faire accompagner au pays des âmes par un grand nombre de serviteurs et de guerriers fidèles, mais je doute que dans cette foule ils aient rencontré là-bas un ami digne de t'être comparé. . . . Maintenant parle, et que ta volonté seule décide de ton sort."

Zacatl était resté anéanti. Lorsqu'en espoir, déjà riche et puissant, il touchait au but de son ambition, cette singulière récompense offerte à son zèle, à ses soins, à ses souffrances, à ses privations, lui semblait comme une effroyable ironie. Il releva la tête. Tous les regards étaient fixés sur lui, remplis de pitié et d'admiration. Il sentit une sorte de confusion à détruire tout à coup ce noble prestige au travers duquel on le voyait. Il fallait parler cependant, puisqu'un mot allait relever sa fortune. Contraint, embarrassé, il détournait ses yeux de ceux du vieillard, cherchant cette réponse moins difficile à trouver qu'à articuler, quand il aperçoit à son côté Axa, qui, les bras tendus vers lui, paraissait être en extase devant son courage et sa vertu. Il voit à quel point le dévouement qu'on lui suppose le grandit dans l'esprit de la jeune fille. Son cœur se trouble; il hésite. . . . un sentiment indéfinissable confond toutes ses idées. Quoi! lui faut-il, devant Axa, rougir et montrer sa faiblesse, éteindre le dernier espoir d'un mourant qui fut son bienfaiteur, et qui le croit son ami? Cependant l'amour de la vie combattait encore de toute la force de la jeunesse et du désir. . . . Une figure paraît à l'entrée de la salle: c'est celle de cet esclave qui, le matin même, étalait un courage si hautain. Sur cette figure, Zacatl croit entrevoir l'expression de la raillerie et du défi. Cet esclave va donc venir lui ravir ces respects, ces hommages qui l'entourent encore? Ce serviteur dédaigné saura donc mourir avec son maître, et lui, comblé de ses dons. . . . Il n'hésite plus! Son âme s'élève à la hauteur du sacrifice; il se dépouille tout à coup des passions basses qu'un amour vil et une lâche ambition ont jetées dans son cœur; ses traits prennent un caractère sublime d'enthousiasme; il marche vers le vieillard; et tombant à genoux devant lui: "Mon père, s'écrie-t-il, je mourrai!" Puis, d'une voix moins forte: "Si tu meurs."

Le soir même, Rhaomazi avait cessé de vivre. Les prêtres, les sacrificateurs s'emparèrent de Zacatl, après l'avoir enivré de louange; et quand vint le jour des funérailles, on le couronna de fleurs, on le revêtit de riches habits; et comme il sortait du temple pour être conduit à l'endroit du sacrifice, dans la foule qui se pressait sur son passage, il reconnut Axa. Il fit un signe; elle accourut, et s'agenouilla devant lui: "Vous viendrez donc me voir mourir, lui dit-il? — Non, répon-

dit la jeune fille ; je n'en aurais pas la force : mais une dernière fois, je viens vous honorer ; car si je dois connaître encore des jours heureux, c'est à vous que je les devrai. — A moi ? — Tous deux nous avons partagé la faveur du maître ; le devoir voulait qu'un de nous le suivit : peut-être l'eût-il exigé de moi, et je crains tant la mort ! ”

On se mit en marche. Le corps de Rhaomazi, porté par des esclaves, se dirigea vers une de ces montagnes qui forment la base des Cordillères, et où sa tombe était préparée. Zacatl le suivit, entouré de prêtres, dont l'un portait entre ses mains un sabre fait d'un bois dur, et bordé de pierres tranchantes. Il lui fallut traverser ces riches campagnes, ces plaines fertiles, dont il devait être possesseur. Enfin, au son des flûtes de roseau, au bruit des tambours, des conques marines et des bénédictions du peuple, qui baisait ses mains et ses vêtements, au milieu de la pompe du cortège et des mille cris qui exaltaient ses vertus, il fut égorgé.

Sous le couteau, la prophétie de Jean de Milan lui revint dans la mémoire : Tu vivras dans ton pays, tu y mourras environné d'honneurs, et ton nom restera en vénération parmi les tiens.

Peut-être se rappela-t-il aussi ces paroles de Francisquillo : C'est le plus souvent pour un trait de folie qu'on laisse son nom dans le souvenir des hommes.

LE SCORBUT, &c. A LA BAIE D'HUDSON.

(*Extrait de l'Histoire de l'Amérique Septentrionale, par M. BACQUEVILLE DE LA POTHERIE.*)

COMME les vents forcèrent, nous nous trouvâmes tout à coup dans un autre climat. Ce changement si subit causa tant de mortalité dans nos vaisseaux, que l'on jetait cinq ou six matelots par jour à la mer. C'était une maladie qui avait infecté nos vaisseaux. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en donne une idée. Vous allez voir que je suis devenu grand médecin dans ce voyage, et que je n'ai pas tout-à-fait oublié l'anatomie, que j'ai apprise durant ma philosophie.

Vous saurez donc que le changement si subit que l'on éprouve en arrivant dans ce climat, lorsque l'on quitte la saison la plus douce et la plus agréable de l'année, cause tout à coup une révolution dans le corps humain, qui contracte une maladie attachée à ces pays, et que l'on appelle le scorbut. Quoiqu'il attaque les personnes qui vont dans les pays chauds aussi bien que ceux qui vont à la Baie d'Hudson, les symp-

tômes qui en arrivent me paraissent tirer leur origine d'une cause différente, puisque les effets le sont aussi. L'extrême froid, et principalement la quantité prodigieuse de nître qui règne dans le Détroit, forment des sels fixes qui arrêtent la circulation du sang. Des esprits si mordicants causent des acides qui minent petit à petit la partie à laquelle ils s'attachent, et le chile, qui devient visqueux, acide, salé et terrestre, cause l'épaississement du sang, dont le mouvement circulaire se trouvant interrompu, produit en même temps des douleurs que l'on ressent aux extrémités inférieures, comme aux jambes, aux cuisses et aux bras: l'on se sent d'abord attaqué par ces endroits, les obstructions étant dans les veines, qui portent le sang de sa circonférence au cœur qui en est le centre, étant comme un obstacle, procurent des tumeurs œdémateuses. Ces parties deviennent insensibles, noirâtres, et lorsqu'on les touche, il y reste des creux tels que l'on ferait dans une pâte molle. Et comme les exostoses qui se rencontrent dans la partie du tibia ne sont produites que par les acides, qui causent des douleurs entre les os et le périoste, qui est une membrane cinéreuse, laquelle ne peut être émue sans recevoir une extrême douleur, il ne faut pas s'étonner si les malades font de grands cris, quand on les touche. C'était une chose digne de compassion de voir des gens tout paralytiques, qui ne pouvaient se remuer dans leurs branles, qui avaient cependant l'esprit sain et net.

Le peu d'exercice contribue beaucoup à cette maladie; car comme nous fûmes 26 jours grabinés sur des glaces, l'inaction assoupissait les sens: et dès que l'on se sent les jambes pesantes, il faut courir et aller dessus pour dissiper cet engourdissement. Mais comme la mer gélait tous les jours de deux pouces, dans le plus fort de la canicule, d'abord que le soleil se couchait, il était difficile que les équipages ne se laissassent aller à la paresse, qui était une disposition prochaine à les rendre malades. Les nourritures que l'on est contraint de prendre sur mer n'y contribuent pas peu. Aussi, la quantité d'acides qui sont dans les viandes salées qu'on leur donne, comme le bœuf et le lard, cause un gonflement aux gencives et une obstruction dans les glandes salivales, qui n'ont d'autre usage qu'à filtrer la limphe d'avec le sang et de l'apporter dans la bouche par de petits conduits qui servent de premier dissolvant à la coction. Et comme tous ces petits canaux se trouvent offusqués par l'abondance de ces sels, qui sont si pénétrants, il se répand pour lors dans toute la bouche un éhumeur épaisse, gluante et visqueuse. Le sang trouvant alors ses conduits bouchés, il se forme un amas de matière pourrie qui corrompt

les gencives, déchausse les dents et les fait toutes tomber.

Il y en a qui ont un flux de bouche, d'autres, un flux dissenterique. Les premiers bavent; la matière visqueuse qui sort de leur bouche cause la gangrène dans les glandes et aux gencives. Il faut pour lors qu'un chirurgien leur donne de bons gargarismes détersifs, qui puissent détacher cette matière épaisse. Le jus de citron serait d'un grand secours. Ceux qui ont le flux dissenterique sont beaucoup plus en danger de la vie. Il se forme en ces personnes une humeur extrêmement corrosive dans le mézentaire, et comme les veines souclavières reçoivent le chile pour le porter au ventricule droit du cœur, qui concourt à la nutrition du corps par l'aorte, dès lors que ce suc se trouve corrompu, il faut de nécessité qu'il arrive des syncopes et des défaillances de cœur, parce que celui-ci ne pouvant subsister que par la circulation d'un sang pur, net et vis, toute autre matière qui s'y forme ne peut qu'en détruire le cours ordinaire; d'où il survient aux uns des fièvres, des sinoches simples; aux autres, des tierces, doubles tierces, même quelques accès de quarte; et la gangrène se formant dans le mézentaire, aux intestins, arrête les lois de la circulation du sang. Les polypes que j'appercevois à l'ouverture d'un cadavre faisaient le même effet. Ce sont des morceaux de sang caillé que produit cette grande corruption, qui s'attachent aux ventricules du cœur, lesquels venant à offusquer ce mouvement réglé, causent des morts subites.

Le cerveau ne se trouvant plus humecté de ses donces influences, reçoit des vapeurs qui lui causent des délirés, des transports, et la mort ensuite. J'en ai vu plusieurs qui paraissaient avoir la voix ferme, l'œil bon, la langue saine, sans noirceur ni excoriations; qui cependant mouraient en parlant. Il faut donc se servir d'alimens qui puissent dissoudre la masse du sang, comme de dissolvants sudorifiques et diaphorétiques, qui par leurs parties sulhureuses et volatiles, entraînent par une insensible transpiration les acides, consomment les crudités de la masse, et puissent faire rallier ensemble les fibres du sang par de bons alimens, leur donnant peu de viande salée, mais du riz, des pois, des fayols, des lavemens un peu détersifs, de l'opiat astringent où les cordiaux entrent; les changeant aussi de linge; ce qui est un grand soulagement dans ces occasions. Cette maladie ne fait qu'augmenter l'appétit. Les malades ont des faims canines. Il faut que ce soit la force des acides qui se trouvent dans les glandes de la troisième tunique du ventricule, qui l'irritent.

Je ne fus pas surpris que nous trouvant tout à coup en un autre climat, à notre retour, ce changement causât tant de mortalités dans nos vaisseaux. Il se faisait pour lors une for-

mentation dans la masse du sang, qui causait une corruption cangreneuse. Le chaud voulant dilater ce que le froid avait rétréci, ce ne pouvait donc être en ce moment qu'un combat ; et la nature se trouvant affaiblie par la dilation des pores, causait un débordement qui mettait en désordre toute cette machine.

La différence qu'il y a du scorbut des pays chauds vient de la puanteur de l'eau, qui cause une corruption dans la bouche, et s'insinue insensiblement dans les parties nobles. Et par un contraire du climat des pays froids, lorsque les vaisseaux retournent en France de ceux qui sont chauds, le changement de climat, qui est froid en arrivant, resserre les pores, lesquels étant bouchés arrêtent la circulation du sang déjà corrompu ; alors il se fait un cahos et un désordre qui suffoque un homme.

VERS DORÉS DES PYTHAGORICIENS.

RENDS aux Dieux immortels le culte consacré ;
Garde ensuite ta foi : Révère la mémoire
Des Héros bienfaiteurs, des Esprits demi-Dieux.
Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père.

Choisis pour ton ami, l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa vie,
Et pour un tort léger ne le quitte jamais ;
Si tu le peux du moins : car une loi sévère
Attache la puissance à la nécessité.

Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions : apprends à les dompter.

Sois sobre, actif et chaste ; évite la colère.

En public, en secret ne te permets jamais

Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.

Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi.

Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible

Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs

Facilement acquis, sont faciles à perdre.

Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le destin,

Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les ; et tâche,

Autant que tu pourras, d'en adoucir les traits :

Les Dieux, aux plus cruels, n'ont pas livré les sages.

Comme la vérité, l'erreur a ses amans :

Le philosophe approuve, ou blâme avec prudence ;

Et si l'erreur triomphe, il s'éloigne : il attend.

Écoute, et grave bien en ton cœur mes paroles :

Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;
 Crains l'exemple d'autrui ; pense d'après toi-même :
 Consulte, délibère, et choisis librement.
 Laisse les foux agir et sans but et sans cause.
 Tu dois dans le présent, contempler l'avenir.

Ce que tu ne sais pas, ne prétends point le faire.
 Instruis-toi : tout s'accorde à la constance, au temps.

Veille sur ta santé : dispense avec mesure,
 Au corps les alimens, à l'esprit le repos.
 Trop ou trop peu de soins sont à fuir ; car l'envie,
 A l'un et l'autre excès, s'attache également.
 Le luxe et l'avarice ont des suites semblables.
 Il faut choisir en tout, un milieu juste et bon.

Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière,
 Sans t'être demandé : Qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait ?
 Si c'est mal, abstiens-toi : si c'est bien, persévère.
 Médite mes conseils ; aime-les, suis-les tous :
 Aux divines vertus ils sauront te conduire.

J'en jure par celui qui grava dans nos cœurs,
 La Tétrade sacrée, immense et pur symbole,
 Source de la nature, et modèle des Dieux.
 Mais qu'avant tout, ton âme, à son devoir fidèle,
 Invoque avec ferveur ces Dieux, dont les secours
 Peuvent seuls achever tes œuvres commencées.

Instruit par eux, alors rien ne t'abusera :
 Des êtres différens tu sonderas l'essence ;
 Tu connaîtras de tout le principe et la fin.
 Tu sauras, si le Ciel le veut, que la nature,
 Semblable en toute chose, est la même en tout lieu :
 En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,
 Ton cœur de vains désirs ne se repaîtra plus.
 Tu verras que les maux qui dévorent les hommes,
 Sont le fruit de leur choix ; et que ces malheureux
 Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.
 Peu savent être heureux : jouets des passions,
 Tour à tour ballotés par des vagues contraires,
 Sur une mer sans rive, ils roulent aveuglés,
 Sans pouvoir résister ni céder à l'orage.

Dieu ! vous les sauveriez en désillant leurs yeux :
 Mais non : c'est aux humains, dont la race est divine,
 A discerner l'erreur, à voir la vérité.
 La nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,
 Homme sage, homme heureux, respire dans le port
 Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses
 Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien ;

En laissant sur le corps régner l'intelligence :
 Afin que, s'élevant dans l'Éther radieux,
 Au sein des Immortels, tu sois un Dieu toi-même !

HISTOIRE DES LUMIÈRES SEPTENTRIONALES EN ANGLETERRE.

..... LE Nord, dans ses vastes domaines,
 Contient de la clarté les plus beaux phénomènes.
 Et qui ne connaît pas dans ces climats glacés,
 Ces feux par qui du jour les feux sont remplacés ;
 Là, le pôle, entouré de montagnes de neige,
 Conserve de ses nuits le brillant privilège,
 Ces immenses clartés, ces feux éblouissants,
 Au sein de l'ombre obscure au loin resplendissants ;
 Qui même avec les ciens où le jour prend naissance,
 Rivalisent de luxe et de magnificence :
 Longtems l'erreur les crut, dans ces âpres climats,
 Le reflet des glaçons, des neiges, des frimias,
 Des esprits sulphureux exhalés de la terre,
 Qui présageaient la mort, la discord et la guerre,
 Et jusque sur leur trône épouvantaient les rois ;
 Enfin la vérité fait entendre sa voix,
 Nous dit que le soleil enfante les aurores,
 Ces merveilles du ciel, ces pompeux météores,
 Abaissés, élevés, l'air pur ou nébuleux,
 Refuse, admet, accroît ou tempère leurs feux ;
 Souvent l'épais brouillard tient leurs flammes captives ;
 Souvent laissé percer leurs clartés fugitives ;
 Ils glissent en reflets, s'échappent en lingots,
 Ou d'une mer de feu roulent au loin les flots ;
 Ici blanchit l'argent, et là jaunit l'opale,
 Là se mêle à l'azur la pourpre orientale ;
 Tantôt en arc immense ils prennent leur essor,
 Rouleut en chars brulants, flottent en drapeaux d'or,
 S'élancent quelquefois en colonnes superbes,
 S'entassent en rochers, ou jaillissent en gerbes,
 Et, variant le jeu de leurs reflets divers,
 De leur pompe changeante étonnent ces déserts.

DELISLE, les Trois Règnes de la Nature.

C'EST une croyance générale, que les lumières septentrionales, ou l'aurore boréale, n'avaient jamais été vues en Angleterre, avant le 6 Mars 1715. A la vérité, les lumières qui parurent alors furent extraordinaires, et se montrèrent à une

époque critique ; ce qui fut cause qu'on y fit une plus grande attention. Mon dessein n'est pas de rechercher la cause de ce phénomène, qu'on peut apprendre ailleurs, mais de démontrer que l'aurore boréale du 6 Mars 1715, n'est pas la première qui ait été vue en Angleterre, et recueillir par là une erreur qui ne peut tendre qu'à entretenir le peuple dans la superstition, comme le font généralement toutes les erreurs en fait de physique et d'histoire naturelle. Je ferai voir par quelques citations que l'aurore boréale, ou les clartés du Nord, ont été observées dans ce pays, longtemps avant la conquête des Normands, époque où je me bornerai pour le présent.

Le premier exemple que je rencontre est de l'année 555, où, comme le rapporte MATHIEU de Westminster, "certaines formes de lances furent apperçues en l'air allant du nord à l'ouest ;" *quasi species lancearum in aëre visæ sunt à Septentrione usque ad Occidentem.* Sur quoi, vous observerez que ces corruscations paraissaient dans les parties septentrionales du monde, et particulièrement vers le nord ouest, comme je le présume, et le peuple appella ces courans ou tirans des lances, comme il fit en 1715.

Le même auteur dit qu'en 567, "on vit dans l'air des lances ou piques de feu, qui présageaient l'irruption des Lombards en Italie ;" *hasce igne in aëre visæ sunt, portendentem irruptionem Longobardorum in Italiam.* L'idée d'armes prévaüt encore, les radiations de la lumière étant appelées lances ou piques par le vulgaire, qui y voit en outre la prédiction d'un grand événement, d'une grande calamité future et prochaine. Cette erreur populaire me rappelle ce vers du premier livre des *Géorgiques* de VIRGILE, où ce poëte, après avoir énuméré les divers prodiges qui précédèrent et présagèrent la mort de JULES CÉSAR, mentionne le cliquetis des armes :

Armorum sonitum toto Germania cælo Audiit. — Lequel bruit ou cliquetis d'armes, comme vous pouvez l'observer, ne fut pas entendu en Italie, mais en Allemagne, c'est-à-dire dans les contrées septentrionales de l'Europe.

Mathieu de Westminster remarque encore que "le 1er. de Janvier de l'année 743, on vit dans l'air des tirans ou jets de feu tels que les hommes alors vivants n'en avaient jamais vus ;" *visi sunt in aræ ictus ignei, quales numquam mortales illius ævi viderunt, Kal. Januarii.* Et il ajoute aussitôt après, que WILFRED, archevêque d'York mourut cette même année, comme s'il eût voulu donner à entendre que ces jets de lumière avaient été le présage de sa mort.

"En 776, écrit le même Mathieu, des signes rouges, horribles à voir, se montrèrent dans les cieux, après le coucher du

soleil :” *visa sunt in cælo rubra signa, post occasum solis, et horrenda.*

Dans la 10ème année du règne de BRIGHTRICK, roi de Wessex, qui correspond à l’an 794 de l’ère chrétienne, il y eut une autre apparence de cette sorte, que je rapporterai, d’après M. SPEED. “ Sous le règne de Brightrick, dit-il, il parut plusieurs prodiges, et plus peut-être qu’on n’en voudra croire, car on rapporte que la troisième année de son règne, il tomba du ciel une pluie de sang, et des croix rouges sur les habits des hommes, lorsqu’ils marchaient dehors ; et dans sa dixième année, on vit des dragons de feu voler dans l’air, prodiges qui furent regardés par plusieurs comme les présages des calamités qui suivirent, tant en conséquence de l’invasion des Danois payens, qui arrivèrent alors pour la première fois dans cette île, que de la famine qui eut lieu ensuite.”

FLORENCE de Worcester nous informe : “ qu’en l’année 926, des courans ou rayons de feu furent vus au nord, par toute l’Angleterre, et que bientôt après Sihtrick, roi de Northumberland, mourut :” *igni per totam Angliam visi sunt radii in septentrionali plagâ cæli, nec multo post Northanhinbrorum rex Sihtricus vitâ decessit.* C’étaient évidemment des tirans dans le lieu où ils ont coutume de se montrer, et qui, dans l’opinion de l’auteur, présageaient la mort du roi de Northumberland.

Mathieu de Westminster et Florence de Worcester parlent l’un et l’autre des lumières boréales de l’an 926 : le premier rapporte que peu après la prophétie de St. DUNSTAN (qui au sacre d’ETHELRED II, avait prédit les maux qui devaient accabler l’Angleterre, en conséquence du meurtre de son frère, St. EDOUARD, “ une nuée, quelquefois rouge, et quelquefois de couleur de feu, fut vue par toute l’Angleterre, laquelle se partageant ensuite en rayons de diverses couleurs, disparut vers le matin : *nubes per totam Angliam, nunc sanguinea, nunc ignea, visa est, dehinc in radios diversos et varios mutata colores, circa auroram disparuit.* Florence rapporte le fait dans les mêmes termes, si ce n’est qu’il dit que la nuée parut à minuit. La description qu’ils donnent de cette nuée, qui se convertit en rayons de diverses couleurs, et qui disparaît avant le jour, démontre que ce n’était autre chose qu’une aurore boréale.

Du Gentleman’s Magazine.

ADAGES.

L’ADAGE est un proverbe sententieux qui peut passer quelquefois pour maxime.—Voici quelques adages tirés de nos meilleurs poètes.

- Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme.
- L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
- L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.
- Le mérite en repos s'endort dans la paresse.
- C'est un double plaisir de tromper le trompeur.
- Plus fait douceur que violence.
- Aide-toi, le ciel t'aidera.
- Pour les infortunés, espérer, c'est jouir.
- L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
- Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre.
- Le trop de confiance attire le danger,
- Le crime est oublié sitôt qu'on le répare.
- L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.
- A raconter ses maux, souvent on les soulage.
- Ce n'est point obéir, qu'obéir lentement.
- La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
- Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.
- Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.
- Où la guêpe a passé le moucheron demeure.
- Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
- Rien n'est plus dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.
- On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
- En toute chose il faut considérer la fin.
- Un seul *tiens* vaut, dit-on, mieux que deux *tu l'auras*.
- Rarement de sa faute on aime le témoin.
- Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'yeux.
- A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
- Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme ;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dis et me nomme,
- C'est un poids bien pesant qu'un renom trop fameux.

HYGIÈNE PUBLIQUE.

CONSEIL ET AVIS AUX HABITANS DES CAMPAGNES,

*Sur les moyens à mettre un usage pour se garantir des
maladies épidémiques :*

Par A. CHEVALLIER, chimiste, membre du conseil et de la
commission centrale de salubrité.

L'apparition du cholera dans la capitale et dans la banlieue nous faisant craindre que ce fléau n'étende ses ravages sur les campagnes, nous avons cru que nous pouvions être utiles en indiquant à nos compatriotes les moyens hygiéniques qui peuvent contribuer à assainir les villages, hameaux, fermes,

maisons, &c. et prévenir des maux innombrables, en éloignant les causes prédisposantes des épidémies.

Les causes qui contribuent le plus à la propagation des épidémies sont : l'altération de l'air, sa sécheresse ou son trop d'humidité ; la présence d'eaux stagnantes ; le défaut d'eau potable ; la mauvaise qualité des alimens, la malpropreté des maisons ; le mauvais choix que l'on fait des habillemens ; enfin, la malpropreté des individus eux-mêmes.

De l'altération de l'air. — L'air peut être altéré par la réunion d'un grand nombre de personnes, vivant dans un lieu resserré, où cet air ne pourrait se renouveler. Dans cas, il est privé de la partie respirable à laquelle on a donné le nom d'*air vital* ; il est encore chargé d'émanations animales qui, peu sensibles pour les personnes qui sont dans ce lieu, frappent fortement les sens de celles qui viennent de dehors. Le moyen le plus facile d'assainir ces lieux est de les aérer, c'est-à-dire de donner issue à l'air devenu impur, qui est alors remplacé, au fur et à mesure qu'il s'échappe, par celui qui vient du dehors ; mais, pour que cette aération ait lieu, il faut établir un courant d'air dans le local, soit en ouvrant, avec précaution, les croisées et les portes opposées, soit encore en faisant du feu dans la cheminée, si la pièce en est munie.

L'air des habitations peut être vicié par les émanations qui s'élèvent : 1^o. des tas de fumier ou d'immondices ; 2^o. de l'eau de fumier contenue dans des mares placées au milieu des cours ou à proximité des maisons ; 3^o. des débris d'animaux subissant la putréfaction ; 4^o. des substances amoncelées, et qui sont destinées à servir d'engrais ; 5^o. des matières fécales ou des urines putréfiées ; 6^o. des mares contenant une eau susceptible d'entrer en putréfaction ; 7^o. des mares provenant des eaux de savon.

Dans les cas d'épidémie, il est urgent d'éloigner les fumiers des habitations, de vider les mares contenant l'eau de fumier, d'enterrer les débris des animaux, les fumiers et toutes les matières qui doivent servir d'engrais ; il en est de même des matières fécales, des urines, &c. Ces produits, extraits plus tard, n'auront point perdu de leur efficacité, et deviendront d'excellens engrais. Si on ne veut pas les enterrer, on peut les répandre sur les terres qu'on veut fumer, ou tout au moins les éloigner des villages et des lieux habités, en les plaçant sous un courant d'air qui n'emporte pas les miasmes sur les habitations.

Les eaux croupies, les eaux de mares, doivent être éloignées des villages, en profitant des pentes de terrain, ou bien en les répandant sur le sol où elles peuvent être utilisées comme engrais.

L'air peut également être vicié par le rapprochement des écuries, des étables mal tenues, des toits à porcs, enfin par la présence d'animaux domestiques élevés dans les habitations mêmes. On doit, dans ce cas, nettoyer ces étables et écuries, et faire sortir des lieux habités les animaux qu'on y aurait tenus jusque-là.

L'air peut être encore vicié par le mauvais état des ruisseaux où les eaux stagnent, ne coulent pas et forment des cloaques. Chacun doit alors s'entraider et donner lieu à l'écoulement des eaux. En versant de l'eau pure sur le sol, on augmente ainsi le volume d'eau et on détermine l'entraînement des matières qui étaient en fermentation et qui pouvaient être nuisibles.

L'air peut aussi être rendu malsain par la présence, dans les rues, de boues et de matières organiques répandues sur le pavé. Ces matières doivent être enlevées avec soin et traitées comme les fumiers, c'est-à-dire éloignées des villages et converties en engrais.

L'air peut encore être vicié par des inondations partielles dues au débordement des rivières, qui, en se retirant, laissent un limon susceptible d'entrer en fermentation ; il peut l'être encore par le voisinage des cimetières. Dans le premier cas, il est bon de donner de l'écoulement aux eaux et d'enlever le limon pour l'enfouir et le faire servir plus tard comme engrais. Dans la seconde hypothèse, c'est à MM. les maires à exiger que le terrain servant de cimetière soit éloigné des villages ; qu'il soit assez étendu en raison de la population ; enfin, que les fosses soient creusées à une profondeur convenable.

De la sécheresse ou de l'humidité de l'air.—Si l'air qui est vicié peut déterminer des maladies, il en est de même lorsqu'il est trop chaud ou qu'il est froid et humide. On doit donc ne pas s'exposer sans précautions à l'action d'une atmosphère froide le matin et le soir, et chaude dans le milieu de la journée. On doit aussi éviter de travailler dans des lieux bas, dans des locaux nouvellement bâtis, dans des ateliers où l'on aurait suspendu du linge ou du papier humide pour le faire sécher, et de passer trop rapidement d'un lieu chaud dans un endroit frais. Si l'air d'un atelier est trop chaud, il faut en déterminer le refroidissement par des arrosages plus ou moins fréquents, ou bien par l'introduction d'air pris au-dehors, mais en ayant soin de ne pas déterminer de forts courans d'air, qui puissent frapper les personnes qui se trouvent dans l'atelier, car il est bien démontré que ces courans d'air sont nuisibles à la santé.

De l'eau.—L'eau qui est nécessaire à l'existence de l'hom-

me, doit, en cas d'épidémie, être le sujet d'un examen sérieux de la part du praticien ; elle peut, dans quelques circonstances, et lorsqu'elle est impure et de mauvaise qualité, porter du trouble dans l'économie animale et prédisposer l'homme à contracter des maladies.

On doit autant que possible, boire des eaux qui n'aient ni gout ni odeur désagréables : on doit, de préférence, choisir des eaux courantes, en ayant soin que ces eaux ne soient point salées par les liquides qui découlent de certains établissemens industriels, des tanneries, des boyauderies, des fabriques de fécule ou d'amidon, des ateliers de corroyeurs, de teinturiers, des imprimeurs sur toile, des fabriques d'eau de javelle, de noir animal, de gaz hydrogène pour l'éclairage ; enfin, des égouts des abattoirs, boucheries, &c. &c.

Si l'eau employée comme aliment n'était pas courante et qu'elle provint des mares ou des puits, il faudrait examiner si, par le repos, elle n'a pas contracté de mauvaise qualité, par exemple, une odeur infecte, assez souvent suivie d'un goût désagréable. Dans ce cas, on devrait, avant de s'en servir pour boisson, la filtrer à travers de la poudre de charbon. On peut encore, pour plus de sûreté, ajouter à l'eau ainsi filtrée, et qui est destinée à servir de boisson, une cuillerée de vinaigre naturel ou d'eau-de-vie pour chaque pinte d'eau.

Les eaux d'une rivière, d'une source, d'une fontaine, d'un puits commun, étant la propriété de tous les habitans, chacun a le droit d'en faire usage, mais de manière à ne pas être nuisible aux autres. C'est aux agens de l'autorité municipale à veiller sur cette propriété : ils doivent user de leur influence morale et des moyens offerts par les lois, pour empêcher que les eaux destinées à servir de boisson ne soient salées, ainsi que cela se voit souvent dans les villages, soit par des immondices, soit par des lavages de linge ou par toute autre opération, et même par les vases qui servent à puiser l'eau. Ils doivent en outre, empêcher la putréfaction des eaux, en faisant vider, curer ou combler les mares, les puisards qui contiennent de l'eau putride, et veiller à ce qu'on ne jette pas sur le sol, et dans les lieux qui n'ont pas d'écoulement, des eaux infectes, gâtées ou corrompues.

En remplissant ces obligations, ils peuvent faire un bien immense, en ce sens qu'ils empêcheront la propagation des *effluves miasmiques*, et par suite celle des épidémies.

Outre la qualité de l'eau, il faut avoir soin d'en boire avec précaution, et, dans aucun cas, lorsqu'on a trop chaud ; nous avons eu sous les yeux à Genevilliers, un cas de choléra qui s'est développé sur un cultivateur, qui, revenant des champs, et ayant très-chaud, avait bu de l'eau froide.

Des alimens et des boissons.—Les alimens sont les substances qui, employées à la nourriture, servent à réparer les pertes que fait le corps, à son entretien, et à son accroissement dans de certaines limites.

Les alimens employés d'abord dans les divers états où ils sont fournis par la nature, furent plus tard modifiés par suite de la civilisation, puis falsifiés dans un but d'intérêt particulier. Ces falsifications, qui n'ont quelquefois aucun inconvénient, si ce n'est qu'elles profitent aux falsificateurs, sont, dans d'autres circonstances, pernicieuses; les dangers peuvent être d'autant plus grands, que les falsificateurs ignorent la plupart du temps les propriétés des substances dont ils se servent, et qu'ils en emploient plusieurs qui peuvent nuire à l'économie animale. Quoi qu'il en soit, en tout temps la falsification devrait être punie; la fraude fût-elle sans danger, il y a toujours dol.

Les alimens peuvent aussi s'altérer dans un espace de temps plus ou moins long, et devenir impropres à la nourriture des hommes. Nous dirons un mot des alimens principaux et du choix qu'on doit en faire en cas d'épidémie.

Du pain.—Le pain doit être préparé avec des farines bien saines, faites avec des céréales mondées du seigle ergoté et des graines nuisibles qui s'y trouvent, telles que les graines de nigelle, d'ivraie, &c.; il doit contenir le moins possible de farines de pois, de sèves. L'eau qui sert à pétrir la farine doit être pure, et non infecte ou corrompue: le levain ne doit jamais être tenu dans des vases de métal, mais bien dans des seilles de bois; le pétrissage doit être fait avec propreté et la cuisson convenablement opérée dans un four qui n'ait pas été chauffé avec des bois recouverts de peinture à l'huile. Ces peintures, en se décomposant, fournissent des oxides métalliques qui se réduisent en poudre et se mêlent aux cendres, et s'attachant à la croûte inférieure, pourraient être portées dans l'économie animale et y jeter du trouble.

De la viande.—La viande doit toujours être fraîche et de bonne qualité. Toutes les fois qu'elle a subi la moindre altération ou qu'elle provient d'animaux morts de mort naturelle, elle doit, en temps d'épidémie, être rigoureusement rejetée. Les viandes salées, fumées, épicées, ne sont pas convenables, et on doit, autant que possible, s'en abstenir. Le gibier avancé, vulgairement appelé faisandé, est nuisible. En général, on doit manger les viandes, bouillies, rôties ou grillées.

A Paris, l'autorité a souvent prévenu des maladies en faisant jeter à la rivière de grandes quantités d'alimens gâtés qui avaient été mis en vente sur les places publiques et sur les marchés.

Du poisson.—Le poisson doit être mangé frais, et pour les personnes délicates, on doit choisir celui dont la chair est légère. On doit également le manger bouilli ou grillé. Le poisson gâté est très mal-sain et peut donner lieu à des accidens. Quant au poisson salé, on doit avoir soin de le faire dessaler le plus possible.

Des légumes.—On doit user sobrement des légumes, surtout dans le printemps, et les manger autant que possible concurremment avec la viande. On doit préférer les pommes de terre, lorsqu'elles sont mûres, les petits pois, les asperges, les haricots verts, les artichauts, la poirée, la romaine, l'escarole, la laitue, les carottes. Les haricots, les lentilles et les pois secs doivent être réduits en purée.

De la bière et du cidre.—Ces deux boissons doivent être de bonne qualité. La bière doit être préparée avec l'orge et le houblon; celle qui contiendrait d'autres substances, ainsi que cela arrive quelquefois, est dangereuse, et on doit signaler à l'autorité le brasseur qui se rendrait coupable d'une altération qui, en tout temps, mais plus particulièrement on cas d'épidémie, peut avoir des conséquences graves.

Dans tous les cas, on doit s'abstenir de boire de la bière et du cidre qui auraient un mauvais goût et qui auraient passé à la fermentation acide.

En tout état de choses, on ne doit faire qu'un usage convenable de ces boissons; un usage immodéré pourrait donner lieu au développement de la maladie; il en est de même du vin et de toutes les liqueurs fortes.

Du vin.—Le vin est la boisson qui est la plus usitée dans nos climats; il faut aussi qu'on en fasse un usage modéré; pris en petite quantité, il donne de l'énergie à l'homme, il développe ses facultés; pris en excès, il l'assimile à la brute, et le dispose, par un affaiblissement marqué, à contracter les maladies régnantes.

Le vin dont on doit faire usage doit être de bonne qualité; nous n'entendons pas pour cela signaler seulement l'usage des vins fins, mais des vins naturels et qui n'ont pas été travaillés; les vins aigres, les vins falsifiés, amers, accides, doivent être rejetés de l'usage économique; ils sont dangereux à la santé.

Du vinaigre.—Le vinaigre à employer dans les usages alimentaires ne doit pas avoir été conservé dans des vases de cuivre: il doit avoir, aussi, une saveur franche, ne laissant pas d'âcreté.

De l'eau-de-vie.—L'eau-de-vie, qu'on peut regarder comme une boisson nécessaire à un grand nombre d'individus, n'est pas salubre, prise à jeun; nous croyons qu'elle peut avoir une influence fâcheuse sur la santé, lorsqu'une épidémie ré-

gne ; il serait convenable que ceux qui en font usage, pussent auparavant manger une croûte de pain, ou mieux encore remplacer l'eau-de-vie par une boisson alcoolique préparée de la manière suivante :

Eau-de-vie ordinaire, une bouteille.

Feuilles d'absinthe sèches, un gros.

Feuilles de menthe sèches, un gros.

Laisant infuser, pendant trois jours, puis tirant à clair, cette liqueur serait moins nuisible.

Des vases qui servent à préparer les alimens.—On ne saurait trop recommander en tout temps, mais particulièrement à cette époque, d'apporter le plus grand soin pour tenir en bon état les vases qui servent à préparer les alimens : la plupart de ces vases étant en métal ou recouverts d'un vernis qui contient un oxide métallique, s'ils n'étaient pas bien netoyés, les alimens au lieu d'être utiles, seraient nuisibles, pourraient déterminer du trouble dans l'économie animale et disposer les individus déjà affaiblis à subir les chances fâcheuses de l'épidémie.

De la propreté des maisons.—D'après notre opinion et des observations nombreuses, la propreté des maisons, est pour l'homme une condition nécessaire à l'entretien de la santé : des cas nombreux attestent que l'épidémie a fait des ravages considérables dans des lieux infects. On doit donc accrèr les lieux que l'on habite, fermer les issues qui pourraient conduire des pièces où l'on couche, à celles où l'on nourrit des animaux, où l'on conserve des bestiaux ; faire blanchir à la chaux les murs qui seraient sales et recouverts d'une matière brune, matière composée en partie de substances animales qui se sont condensées sur ces murs, balayer souvent, laver, si faire se peut, les planchers, puis déterminer la dessiccation par l'aération ; éloigner, ainsi que nous l'avons déjà dit, les tas d'immondices, les fumiers, les puisards, laver les pierres et les tuyaux qui servent à l'écoulement des eaux ménagères ; exposer les matelas, draps et tout ce qui fait partie du lit, à un courant d'air ; netoyer les rideaux de lit et particulièrement les rideaux en laine qui absorbent les matières animales provenant des émanations fournies par les individus qui habitent les maisons ; netoyer avec soin les vases où l'on dépose les urines, se servir à cet effet de cendres et d'eau chaude ; enfin, entretenir partout une propreté, qui est une garantie de santé et la meilleure précaution contre les maladies.

Des vêtemens.—La propreté des vêtemens mérite aussi de fixer l'attention : on ne saurait, en tout temps, prendre trop de précaution dans le choix de ses habits, soit pour se garantir des accidens qui peuvent résulter de l'intempérie des saisons,

soit pour pouvoir entretenir ses vêtements dans un état de propreté nécessaire à la santé.

Les vêtements en laine ont l'avantage de nous abriter davantage contre les injures de l'air : ils sont préférables, mais ils ont le grave inconvénient d'absorber les émanations et de les retenir assez fortement. Il faut donc laver ces vêtements de temps en temps, et si l'on craint que le lavage ne les déforme, comme cela arrive pour les habits, on doit les battre, les broser avec soin, les aérer, et, si faire se peut, placer dans l'armoire où on les suspend pour les enfermer une assiette dans laquelle on a mis 4 onces de chlorure de chaux. Il suffit de les laisser passer 12 heures dans cette atmosphère chargée de chlore, pour opérer l'assainissement.

Quant aux habits de coton, de lin et de fil, ils peuvent être lavés avec facilité ; on doit donc changer d'habits et leur faire subir un lavage le plus souvent possible.

Le linge de corps, tel que chemises, bas, &c., doit être propre et chacun doit en changer le plus qu'il peut, suivant ses facultés.

De la propreté du corps.—La propreté du corps est indispensable à la santé ; elle permet au système cutané de faire ses fonctions, et elle entretient l'homme dans un état convenable. On doit : 1.° se laver souvent les mains et les pieds ; 2.° prendre de temps en temps des bains, ce qui peut se faire plus ou moins économiquement, selon les lieux. Il n'est pas nécessaire, pour prendre un bain, d'avoir une baignoire ; un tonneau défoncé par un bout, les chaudières qui servent à faire la lessive peuvent mettre le cultivateur à même de prendre un bain sans faire de grandes dépenses. Nous recommandons l'usage des bains, parce que nous avons vu, étant interne dans les hôpitaux, des malheureux apportés à l'hôpital, être guéris par l'administration d'un ou deux bains, et sans qu'il eût été fait usage d'aucun médicament.

L'usage des bains, pour la classe pauvre de la société, nous paraît une nécessité ; il serait utile qu'on établit des bains pour les pauvres, en se servant de l'eau chaude qui provient des machines à vapeur et qui se répand en pure perte dans les rues. Cette eau, recueillie dans des bassins analogues aux piscines, pourrait devenir utile à la santé des classes peu aisées. Nous soumettons cette idée aux propriétaires des fabriques qui ont des chaudières à vapeur ; ils pourraient faire le bien sans augmenter leurs dépenses, et se rendre doublement utiles à leurs concitoyens.

De quelques précautions générales.—Outre les recommandations que nous avons faites, nous dirons qu'il est nuisible à la santé de dormir avec les fenêtres ouvertes, de se découvrir

quand on a chaud, de marcher nu-pieds sur le pavé, enfin, de poser l'une des parties chaudes du corps sur un objet froid, de dormir en plein air dans des lieux frappés par le soleil, ou dans les lieux humides. Des maladies graves ont été causées par ces habitudes que nous signalons comme étant des plus dangereuses.

De la désinfection.—Nous ne terminerons pas cet avis sans indiquer les moyens simples de désinfection qui peuvent être employés dans des lieux infects.

Si un lieu ne peut être assez aéré pour que l'odeur disparaisse, il faut le laver avec une solution de chlorure de chaux préparée de la manière suivante: On prend une livre de chlorure de chaux sec, qui peut, en temps ordinaire, coûter 1 fr.; on met ce chlorure dans un baquet, avec deux seaux d'eau; on laisse déposer, puis on tire à clair la liqueur limpide, qui fournit trente bouteilles de chlorure de chaux liquide, et peut servir à assainir les chambres, allées, escaliers, lieux d'aisance, les cours, les plombs, &c. Le résidu jeté dans les ruisseaux est encore un moyen de salubrité.

On peut, avec cette eau, laver les murs des étables, des toits à porcs, &c.: elle assainit promptement.

FOLLE-AVOINE OU RIZ DU CANADA (*zizania aquatica*).

CETTE plante intéressante est indigène à l'Amérique Septentrionale, mais elle a été introduite en Europe par Sir Joseph BANKS, et elle est maintenant beaucoup cultivée dans les comtés de Middlesex et de Rosshire, en Angleterre. Elle croît sur les bords des étangs et des ruisseaux et sur les fonds bourbeux des petits lacs et des rivières, où les eaux sont basses et coulent lentement, et produit en abondance des graines farineuses qui fournissent une très bonne farine. C'est un grain d'une très grande importance pour les sauvages des bords du Lac Supérieur et des contrées du Nord-Ouest. PINKERTON dit qu'il semble avoir été destiné par la nature à procurer du pain aux hommes du Nord. Les chevaux en sont très friands, et des essaims innombrables d'oies et de canards sauvages et d'autres oiseaux, s'en engraisent annuellement. GILIELAND dit: "Entre les productions végétales du territoire du Nord-Ouest, au nord des Illinois et à l'ouest de la Baie Verte, sur l'Ouisconsin et la rivière des Renards, le riz sauvage, appelé folle-avoine par les Canadiens, et *menomen* par les Sauvages, mérite une attention particulière. Elle croît avec une abondance inépuisable, dans toutes les parties du territoire, dans presque chacun des innombrables lacs,

étangs, baies, rivières et ruisseaux qui s'y trouvent. On dit que ce riz est d'un aussi bon goût et aussi nourrissant que celui des Indes, et s'il en est ainsi, on peut dire qu'il est incomparablement plus précieux. Il croît là où l'eau a de quatre à six pieds de profondeur, et où le fond n'est ni dur ni sablonneux. Il s'élève de quatre à huit pieds au-dessus de la surface de l'eau, et il est quelquefois si fort que les canots n'y peuvent passer. La tige est douce comme celle du jonc, mais elle est noueuse comme la canne de roseau, avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance. Les Sauvages entrent à force de rames ou d'avirons dans ces champs de riz, un peu avant que le grain soit mûr, et le lient en grosses bottes, pour empêcher que les oies et les canards sauvages ne l'abattent et ne le détruisent. Lorsqu'il est tout-à-fait mûr, ils y passent de nouveau, et étendant leurs couvertures de laine dans l'intérieur de leurs canots, ils inclinent au-dessus les bottes ou gerbes qu'ils ont liées, et y battent le grain avec des bâtons; opération qui demande peu de temps et qui est ordinairement faite par les femmes. Après l'avoir fait sécher au soleil, ils le mettent dans des outres, pour s'en servir au besoin. Cette plante singulière ne croît nulle part au sud de la rivière des Illinois, non plus qu'à l'Est de la baie de Sandusky. Chaque automne et chaque printemps, les canards et les oies sauvages arrivent aux lacs au riz en essaims innombrables. Les Menomenis, ou *Mangeurs de riz*, appelés *Folles-Avoines* par les Canadiens, qui demeurent dans cette partie du pays, se font remarquer entre tous les sauvages du Nord-Ouest, par leur bel extérieur et leur bonne mine.

Le professeur BIGELOW, de l'université d'Harvard, dit que cette plante se trouve dans un ruisseau, près de *Punch Bowl*, dans Brookline, et dans le ruisseau qui divise Cambridge de West-Cambridge. Ce dernier ruisseau en est rempli l'espace d'un quart de mille, ou plus; plusieurs des tiges ont de sept à dix pieds de hauteur, et croissent aussi serrées que le bled d'Inde. On pourrait aisément avec un canot y recueillir un minot de semences. Cette plante sera probablement tôt ou tard un objet de culture dans la Nouvelle Angleterre et ailleurs, vu qu'elle utiliserait de grands espaces de terres inondées ou marécageuses. Comme nous l'avons remarqué plus haut, les chevaux en paraissent fort friands, et nulle plante cultivée pour fourrage n'offre une plus abondante récolte.

New-England Farmer.

BOIS D'ACAJOU (MAHOGANY.)

ON pourrait se former une idée de la grandeur de l'arbre d'acajou, et de la valeur de ce bois, par le fait qu'un seul plançon importé à Liverpool pesait sept tonneaux (15,630 livres), et s'est d'abord vendu £526. Il se serait vendu £1000, si les enchérisseurs avaient été certains de sa qualité. Il y a quelque temps, Messieurs BROADWOODS, renommés depuis longtemps comme facteurs de piano-fortés, ont donné l'énorme somme de £3000 pour trois plançons d'acajou. Ces trois plançons, produits d'un seul arbre, avaient environ 15 pieds de longueur et 4 d'épaisseur.

La découverte de ce beau bois s'est faite accidentellement, et il ne s'est introduit que lentement dans le commerce. Il n'en fut apporté pour la première fois en Angleterre, que vers le commencement du dernier siècle. Quelques planches de ce bois ayant été envoyées au Dr. I. GIBBONS, de Londres, par un frère, qui était capitaine dans le commerce des îles, le docteur, qui bâissait une maison, dans *King Street*, donna les planches aux ouvriers, qui les rejetèrent comme étant trop dures. Le meublier du docteur, nommé WOLLASTON, fut employé à en faire une boîte à chandelles, et en sciant le bois, il se plaignit aussi de sa dureté. Mais lorsque la boîte fut achevée, elle surpassa en lustre et en beauté tous les autres meubles du docteur, et devint un objet de curiosité et d'exhibition. Le bois fut pris en faveur: le Dr. Gibbons en fit faire un bureau, et la duchesse de Buckingham, un autre; et l'acajou, d'abord méprisé, devint un article éminent de luxe; et il accrut la fortune du meublier, qui d'abord en avait fait si peu de cas.—*Library of entertaining Knowledge.*

LA MÉCANIQUE CÉLESTE DU DR. BOWDITCH.

Le dernier numéro du *Quarterly Review* de Londres, contient la notice suivante de la traduction de la *Mécanique Céleste* de LAPLACE, par le Dr. BOWDITCH.

“ Nous ne devons pas finir sans dire quelque chose de l'œuvre du Dr. Bowditch, bien que ce que nous avons à en dire doive être court. L'idée d'entreprendre une traduction de toute la “*Mécanique Céleste*,” accompagnée d'un copieux commentaire, doit paraître, au premier coup d'œil gigantesque, et d'après ce que nous avons lieu de penser de la popularité et de la diffusion des connaissances mathématiques de l'autre côté de l'Atlantique, nous n'aurions jamais imaginé qu'elle prit naissance, ou du moins, qu'elle fut mise à exécu-

tion dans ces quartiers. Nous n'avons encore vu que le premier volume, et quand nous considérons avec quelle difficulté on imprime des ouvrages de cette sorte, sans parler du montant des frais, qui probablement ne sont pas remboursés, nous ne sommes pas surpris que le second tarde à paraître. Quoiqu'il en soit, la partie qui est achevée, et qui comprend les deux premiers livres de l'ouvrage de Laplace, est justement, à quelques légères exceptions près, ce que nous aurions désiré voir, une traduction fidèle, en très bon anglais, extrêmement bien imprimée, et accompagnée, au bas des pages, de notes qui ne laissent dans le texte aucune difficulté, de conception, ou de raisonnement, qui ne soit éclaircie. Un tel ouvrage doit être d'un prix inestimable pour ceux qui veulent devenir profonds dans les mathématiques et l'astronomie, et nous souhaitons sincèrement que le succès de ce premier volume, (qui semble n'avoir été publié que pour éprouver le sentiment du public, tant en Amérique qu'en Angleterre), soit assez grand pour amener la publication du reste. Si ce n'était pas le cas, nous regretterions beaucoup que l'offre libérale de l'Académie Américaine des Arts et des Sciences, d'imprimer le tout à ses frais, n'ait pas été acceptée. Quoiqu'il en soit, il est impossible de regarder l'apparition d'un tel ouvrage, même dans son état d'incomplétion, autrement que comme faisant beaucoup d'honneur au savoir américain, et comme l'avant-coureur d'exploits futurs dans les champs élevés de la puissance intellectuelle. Ici au moins est une arène où l'on peut lutter avec une émulation qui n'est pas envenimée par la rivalité. " Quelque soit, dit DELAMBRE, l'état des relations politiques, les sciences doivent former parmi ceux qui les cultivent, une république essentiellement en paix avec elle-même : " sentiment applicable, sans doute, à toutes les sciences et à tous les arts, mais plus particulièrement à la recherche calme et réfléchie de la vérité, qui fait l'essence même des sciences abstraites."

ÉCONOMIE RURALE.

Dispositions et améliorations générales qu'on doit apporter dans les basses-cours d'une ferme.

L'ÉCONOMIE et le bon ordre qui doivent régner dans les basses-cours d'une ferme, sont un objet de la plus haute importance. Toutes les vues du cultivateur doivent se porter vers les moyens d'obtenir le plus d'engrais possible, car ce sont eux qui fertilisent ses terres ; ainsi, tout ce qui peut contribuer à

augmenter la masse et la qualité du fumier, mérite une grande attention.

Pour atteindre ce but on devrait construire, plus généralement qu'on ne le fait en France, des fermes qui réunissent dans leur disposition l'utilité à l'économie.

Celles dont les principales récoltes consistent en foins, doivent être entourées d'un plus grand nombre d'étables et de hangars pour les bestiaux, que celles dans lesquelles on s'attache particulièrement à la culture des céréales. On doit aussi diviser la basse-cour en deux parties, car il importe de séparer le jeune bétail du vieux; à l'aide de cette séparation, on retirera un plus grand bénéfice, surtout si une seule fontaine bien disposée fournit d'eau les deux basses-cours, afin d'abreuver les bestiaux sur le lieu, car en les envoyant à un abreuvoir voisin, on perd beaucoup d'engrais.

Le bassin à fumier doit être un peu profond, situé sur une partie liquide du fumier; il sera avantageux d'en couvrir le fond d'une couche d'un pied d'épaisseur de sable, mélangé avec un tiers de terre grasse, si on peut s'en procurer dans la localité; par cette précaution les liquides sont toujours retenus.

Si le bétail reste toute l'année dans l'étable, cette opération doit se renouveler au printemps et à l'automne; dans le cas contraire, une seule est suffisante. Chaque fois que la basse-cour est netoyée, on retire du fond du bassin une quantité considérable d'excellent fumier qui peut servir d'engrais pour les prairies, ensuite on y jette de nouveau du sable et de la terre.

Il est inutile de présenter tous les avantages qui résultent de cette méthode; elle ne peut être appréciée que par ceux qui l'ont pratiquée. On obtient par là une plus grande quantité de fumier, et la basse-cour est maintenue plus sèche et dans un état plus salubre qu'elle ne pourrait l'être par tout autre moyen, surtout si l'on a soin de diriger toutes les eaux des étables, qu'on doit laver chaque jour, dans un réservoir à purlain. A défaut de ce réservoir, on doit donner un écoulement suffisant pour faire arriver l'eau jusque sous le fumier.

Aussitôt que la rigueur de la saison, ou le manque de pâturage oblige à rentrer les bestiaux, il est alors plus avantageux de les renfermer dans la basse-cour et de leur donner du foin ou des racines, selon la nourriture que l'on a adoptée; chaque jour on fait sortir, dans les cours le bétail, pendant les heures de soleil, et on lui donne à manger, en disposant ainsi que nous l'avons déjà conseillé, des râteliers sur le fumier, afin que le bétail, en mangeant, le piétine et le dispose à la fermentation par cette espèce de pétrissage.

L'expérience prouve en général que le fumier répandu sur les terres sans avoir fermenté, est moins bon que celui qui a

éprouvé une prompte fermentation, étant mêlé avec une petite partie de la litière des animaux.

Il faut avoir soin, lorsque les animaux sont rentrés à l'étable, on disposés sous les hangars, de les attacher ; les vaches et les veaux profitent mieux, et perdent moins de fourrage qu'en les laissant libres.

En réservant la paille comme nourriture pour les bestiaux, au lieu de la laisser souler en litière, le déchet qu'on éprouve n'est pas aussi grand, et l'on obtient un meilleur fumier. Des agronomes distingués préfèrent ce dernier aliment, en le donnant avec des racines, au foin, qu'ils regardent en général comme une nourriture peu avantageuse pour le cultivateur. Ils remplacent la paille des litières par des herbes moins précieuses.

Lorsqu'on considère la méthode ordinaire d'employer la paille, il n'est pas étonnant qu'on en fasse si peu de cas pour la nourriture des bestiaux ; la paille forme souvent, et très-mal à propos dans beaucoup de fermes la seule nourriture du bétail, et contribue à le faire dépérir, surtout si elle est grossière et mal battue : elle n'est pas assez nourrissante pour être donnée seule. Les animaux nourris de cette manière sont en si mauvais état, lorsqu'on les fait sortir au printemps pour les mener paître qu'il leur faut souvent 2 ou 3 mois pour être parfaitement rétablis, ce qui fait beaucoup de tort au jeune bétail et occasionne un déficit considérable dans le bénéfice du cultivateur ; mais, lorsqu'on ajoute à cette nourriture, des navets, des carottes, des choux et des pommes de terre, des betteraves, et qu'on les proportionne à la nature du bétail, on voit les animaux s'améliorer de jour en jour, pendant l'hiver. Il sera toujours de l'intérêt du cultivateur de suivre cette méthode, une fois qu'il l'aura adoptée, parce qu'il entretiendra la race de ses bestiaux en bon état, surtout ses jeunes bêtes, qui lui procureront plutôt du bénéfice, en ce qu'il pourra les vendre dans tous les temps. Il est du reste reconnu que les animaux gras consomment moins de fourrage que ceux qui sont maigres et profitent davantage.

A. J.

GRAINE DE LIN.

Cet article, qui pourrait être un objet de commerce assez important, par rapport à la grande consommation qui s'en fait dans le pays, et la quantité qui en pourrait être exportée, est néanmoins devenu de peu de considération par la faute du cultivateur, qui ne prend pas ordinairement les précautions nécessaires pour en tirer parti et en augmenter le prix. C'est

un fait bien connu, que le lin est parmi les cultivateurs Canadiens de la plus grande utilité dans les familles, et que la graine s'en vend toujours pour la distillation des huiles, à un assez haut prix pour assurer au propriétaire un tiers de profit sur la graine seule, tous les frais de culture payés. Comme c'est actuellement le temps de la récolte de cette sorte de produit, nous ne saurions trop recommander aux cultivateurs de faire une attention particulière à la conservation de la graine, et ils se trouveront amplement dédommagés de leurs peines, par les profits que leur en rapportera le prix qu'elle se vend. Le meilleur moyen de conserver la graine de lin, est d'enlever le lin de dessus le champ, deux ou trois jours après qu'il aura été arraché, aussitôt, en un mot, qu'il paraîtra un peu sec, et de le battre instantment pour en extraire la graine. L'ancienne méthode que l'on suit ordinairement parmi les cultivateurs, de laisser rouir le lin sur le champ pendant quinze ou dix-huit jours, et quelquefois davantage, et de ne le battre qu'après cet espace de temps, fera toujours que les trois quarts de la graine se trouveront perdus, partie pour être tombée sur le champ, et partie pour avoir été mangée par les criquets, qui s'y mettent en quantité. L'expérience a aussi démontré que, si le lin n'est battu qu'après avoir été aussi longtemps sur le champ, la graine en est bien moins bonne. Il faut donc d'abord le battre, et ensuite le rétendre pour le faire rouir.

DES EFFLUVES MIASMATIQUES.

Par le Dr. Waterhouse, de Boston.

Les caves, particulièrement à la campagne, sont les appartemens les plus dangereux de nos maisons. Elles sont trop souvent encombrées de la provision d'hiver de végétaux, patates, navets, choux, carottes et bettes-raves. Les restes de ces légumes meurent et pourrissent en avril et en mai, et pendant plusieurs semaines, nous flairons et respirons les émanations miasmatiques de ce magasin de choses pourries. Cet air méphitique remplit d'abord les salons et les chambres du bas de la maison, puis ensuite les chambres à coucher des étages supérieurs, et jusqu'au grenier, des édifices même les plus grands et les plus élevés. J'ai vu même des draps de lits sentir l'odeur des effluves des végétaux putrésifiés de la cave, aussi préjudiciables à la vie humaine que celles d'un cadavre. Si cet air malsain pouvait prendre et retenir les couleurs, comme l'eau, on le verrait dans les salles et dans les chambres à coucher imprégné d'une vapeur malsaine. Beaucoup de gens, particulièrement les valétudinaires, semblent vouloir

s'approprier ce poison lent, en retenant autour d'eux et de leur famille, avec un soin particulier, toutes ces émanations malfaisantes : et plus ils se sentent faibles, languissants, fiévreux, avec le manque d'appétit, le mal de tête, des vertiges, &c. plus ils se rapprochent de la cause primitive de leur malaise. Au lieu d'allumer du feu, en juillet ou en août (tandis que règne *Sirius*, ou l'étoile du grand Chien), pour que l'air impur s'élève par la cheminée et se répande ensuite dans l'atmosphère, ils prennent de l'absynthe, boivent de l'eau de soude, un peu d'eau de vie, ou de quelque drogue semblable, comme spécifique contre l'air malsain d'une cave, d'un salon, ou d'une chambre à coucher. Le soir, ils ferment tout hermétiquement, et vont se coucher au-dessus d'une colonne renouvelée d'air méphitique accumulé dans un magasin pratiqué sous terre. Des mères *prévoyantes* prennent garde que leurs filles ne contractent pas le rhume, en s'exposant à la fraîcheur de l'air vital, mais les plongent dans une atmosphère d'air impur produit par les effluves des vieux quarts de cidre, de bœuf et de lard salé, de planches humides en putréfaction, et d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. Doit-on s'étonner, après cela, si leurs enfans tombent dans la langueur, perdent leur appétit, deviennent pâles, périssent par les fièvres thyphoïdes, ou sont enlevés par la consommation ? Ce qui m'étonne, c'est qu'ils conservent si longtemps la santé et la vie.

Un feu flambant de dix ou quinze minutes, ou d'une demi-heure, fait avec des fagots, ou autres matériaux légers, fera plus pour la purification de l'air, qu'une ventilation de plusieurs heures par les portes et les fenêtres. L'air qui passe par la cheminée s'élève au-dessus de la maison et se mêle avec l'atmosphère, tandis que celui qui entre par les portes et les fenêtres, peut sortir de même par ces ouvertures.

Cambridge, Sept. 1832.

INVENTIONS AMÉRICAINES.

Nous avons devant nous le registre de tous les perfectionnemens dans les arts libéraux, mécaniques et industriels, inventés dans les Etats-Unis, et enrégistrés au bureau des patentes, (ou brevets d'invention) depuis l'année 1793, époque où fut passé la première loi sur le sujet. Ce registre se trouve dans un document transmis au congrès, l'hiver dernier, par le secrétaire d'état, et contient une liste de 6000 inventions, produit de la sagacité américaine, dans l'espace de 36 ans. Durant ce période de temps, la charrue a éprouvé 124

perfectionnemens ; 119 fléaux ou machines à battre les grains ont été inventées ; le grand problème de l'extraction du beurre de la crème sans fatigue pour l'opérateur, a été résolu de 80 différentes manières par les inventeurs de 80 barattes, et il a été loisible à la blanchisseuse de faire choix entre 123 machines à laver ; 125 machines ont été inventées pour la fabrique des clous ; le nombre des nouveaux rouets, ou machines à filer excède 100 : celui des améliorations dans les métiers pour la fabrique du coton est de 73 ; la manufacture des chapeaux a été perfectionnée de 43 manières différentes ; le nombre des nouvelles machines à vapeur excède 100, et celui des poëles est à peu près le même : on a trouvé 42 nouvelles manières de fabriquer les paignes, dans lesquelles est comprise, à ce que nous présumons, l'invention ingénieuse de les couper par une seule opération en toutes sortes de figures ; il a été inventé 3 nouvelles machines pour peler les pommes, et 3 grils. Les étuis à canifs, les rasoirs, les bretelles, ont aussi subi plusieurs perfectionnemens. Une invention a été brevetée sous le nom de "puissance de chien," une autre, sous celui "d'élevateur de chaudrons et marmites," et une troisième destinée à un usage domestique utile a reçu le nom grec d'*Hucmagalactophorus*.

Journal Américain.

LES FOURMIS DES ILES GEORGIENNES.

Nous trouvâmes ici, disent MM. TIERMAN et BENNETT, deux espèces de fourmis, dont les plus nuisibles sont aussi les plus prolifiques, fourmillant partout, et dévorant et avalant tout ce qu'elles peuvent atteindre, avec leurs mâchoires de sauterelles et leurs estomacs de loups. Les fourmis de l'espèce comparativement moins nuisible, ont à peine la moitié de la grosseur de celles d'Angleterre, tandis que les fourmis destructives sont dix fois plus volumineuses que les premières, et dix fois plus nombreuses. Ces pestes sont d'une activité étonnante, et infatigables pour faire du dégât. Les missionnaires sont obligés de mettre leurs provisions sur des piédestaux dans des vases pleins d'eau, pour les soustraire à la voracité de ces maraudeurs, dont la force est encore plus remarquable que la subtilité de leur instant et la perpétuité de leur mouvement. Un seul insecte de cette espèce saisit une partie de l'épine du dos d'un hérisson, dont le poids et le volume l'emportaient de plusieurs centaines de fois sur ceux de la fourmi. Cette dernière entraîna néanmoins sa proie, en apparence, sans difficulté. Quelques uns de ces insectes attaquèrent une des grosses coquerelles noires (*cockroaches*) de ce pays, la vainquirent bientôt,

la tuèrent, et en portèrent la carcasse dans leurs trous. Un matin, M. Tierman prit un gros moucheron (*musquito*), et le mit sur son bureau, pour l'examiner avec un microscope. Deux fourmis de la petite espèce, qui étaient aux aguets, l'aperçurent, et se mirent aussitôt à l'œuvre de destruction. Elles furent bientôt jointes par six de leurs camarades, dont l'aide leur vint fort à propos, et fut, comme on va voir, bien récompensée. Comme elles ne pouvaient rien faire des longues ailes et des jambes, si ce n'est sur le lieu, tout le parti s'unit pour les ronger et les mettre de côté. Alors le corps fut partagé depuis la tête et les épaules, et les deux premières fourmis (comme il nous parut) qui avaient fait la découverte, emportèrent chacune la moitié de cette partie la plus précieuse de la proie, et abandonnèrent les débris (ailes et jambes) comme appartenant à leurs auxiliaires, qui dévorèrent le tout en peu d'instans.

SERPENS A SONNETTES.

UN incident curieux, et qui pensa être fatal, arriva en cet endroit (sur la rivière Colombia) à un de nos hommes, nommé LACOURSE. Cet homme s'était étendu à terre, après la fatigue du jour, la tête appuyée sur un petit ballot de marchandises, et s'y était endormi profondément. Lorsqu'il était dans cette situation, je passai près de lui, et fus presque pétrifié d'effroi, en voyant un grand serpent à sonnettes se mouvoir à côté de lui. Ma première idée fut de réveiller Lacourse, mais un vieux Canadien que j'avais fait venir sur le lieu, me recommanda de ne pas faire de bruit, disant que le reptile ne ferait que passer par dessus le corps de l'homme, et s'en irait. Il se trompait pourtant; car en arrivant à l'épaule gauche de Lacourse, le serpent se roula délibérément, sans néanmoins paraître méditer une attaque. Ayant fait signe à plusieurs autres hommes de nous joindre, il fut déterminé que deux d'entr'eux iraient en avant pour distraire l'attention du serpent, tandis qu'un autre s'approcherait de Lacourse par derrière avec un long bâton, et tâcherait d'en éloigner le reptile. En voyant les deux hommes s'avancer sur lui, le serpent leva la tête, darda sa langue fourchue et secoua ses sonnettes, pour marques de son irritation. Chacun était alors dans une agitation siévreuse quant au sort du pauvre Lacourse, qui sommeillait sans se douter du danger qui le menaçait, lorsque l'homme qui s'avancait par derrière, avec un bâton de sept pieds de longueur, réussit à en mettre un bout sous le reptile roulé, et à le jeter à plus de dix pieds du corps de l'homme. Un cri de joie fut le premier avis que Lacourse

reçut du danger auquel il venait d'échapper, tandis qu'en même temps l'homme au bâton poursuivait le serpent et le tua. Il avait trois pieds et demi de longueur et était âgé de onze ans ; ce que nous reconnûmes aisément au nombre de ses sonnettes. Nous commençâmes alors une reconnaissance générale autour du campement ; et nous trouvâmes sous divers rochers, une cinquantaine de serpens à sonnettes que nous détruisîmes tous. On peut attaquer ces reptiles sans danger, pourvu qu'on soit armé d'un long bâton pliant, et qu'on ne s'en approche pas à moins de distance que leur longueur, car ils ne peuvent s'élançer au-delà, et ils agissent rarement sur l'offensive, à moins qu'ils ne soient suivis de près. Ils ont une grande répugnance pour l'odeur du tabac ; nous en ouvîmes une balle, et répandîmes une quantité de feuilles détachées autour des tentes : nous les empêchâmes par ce moyen de s'approcher de nous, durant la nuit. *Cox's Adventures on the Columbia River.*

EXTRAITS ANECDOTIQUE D'UN DICTIONNAIRES MODERNE,

Anecdote. Un homme de lettres menait de front un poème et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait un jour comment allait son poème. "Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire, avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai."

Bon-mot.—Le comte de LAURAGAIS, savant bel esprit, Anglomane, revenait d'Angleterre, où il avait été voyager. Il se présente à LOUIS XV pour lui rendre ses hommages. Le roi, mécontent de ses observations continuelles, lui demande avec humeur ce qu'il est allé apprendre en Angleterre. Le comte, piqué du ton de la question, répond très indécement ; "A penser, sire :—des chevaux," reprit le monarque vivement ; et il lui tourna le dos.

Caractère national.—"Je me trouvais en Amérique, dit M. de CHATEAUBRIAND, sur la frontière du pays des sauvages : j'appris qu'à la première journée, je rencontrerais parmi les Indiens un de mes compatriotes. Arrivé chez les Cayougas, (ou Goyogouins), tribu qui faisait partie de la nation des Iroquois, mon guide me conduisit dans une forêt. Au milieu de cette forêt, on voyait une espèce de grange : je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes et femmes,

barbouillés comme des sorciers; le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête, et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, y avait un violon de poche, et faisait danser Madelon Triquet à ces Iroquois, M. VIOLET (c'était son nom), était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castor et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général ROCHAMBAUD, pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York, après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux arts aux Américains. Ses vues s'étant aggrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau-Monde. En parlant des Indiens, il me disait toujours: " Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses;" il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument: il criait en iroquois: *à vos places!* et toute la troupe sautait comme une bande de démons." Voilà ce que c'est que le génie des peuples.

Dévouement.—Au retour de LOUIS XVIII, un noble ultra lui demanda une place de colonel: il citait comme une preuve de son dévouement, le courage qu'il avait eu de conserver pendant toute la révolution, dans un tiroir de son bureau, le portrait d'un de ses oncles qui ressemblait extrêmement à Louis XV!

Enfant.—Afin de rendre plus diligent un enfant qui s'était levé fort tard, son père, pour lui faire sentir les avantages de la diligence, lui cita un homme qui s'étant levé très matin, avait trouvé une bourse dans son chemin. " Mais, mon père, répondit l'enfant, celui qui l'avait perdue, s'était encore levé plus matin."

Fat.—Un fat se plaignait dans une société de la dépense que lui occasionnait la quantité de chevaux qu'il entretenait. Quelqu'un lui objecte qu'il devait modérer cette dépense, et en réserver une partie pour se procurer la société de gens de lettres. Il répondit avec un air de dérision: Mes chevaux me traînent, mais les gens d'esprit. . . .—Les gens d'esprit, lui répliqua-t-on, vous porteront sur leurs épaules."

Gastronomie.—L'abbé MORILLET dînait chez M. ANSON, où l'on faisait très bonne chère. Il aimait les morceaux friands, et pour les mieux connaître, il avait appris à découper. Un jour où la réunion des habitués était complète, un beau faisan fixait tous les regards, et particulièrement ceux de l'abbé, qui paraissait tout absorbé. Il fallait beaucoup de dextérité

pour que chacun y goûtât. La maîtresse pourcourt de l'œil ses convives, et dit à l'un d'eux : "Passez ce faisán à l'abbé.—Tout entier, madame, s'écrie celui-ci.—Sans doute, dit la dame un peu surprise, si vous vous sentez assez d'appetit, et si ces messieurs vous cèdent leurs droits." Chacun de répéter *tout entier* ! et l'abbé l'avalá tout entier. Ce *tout entier*, le sublime de la gastronomie, rappelle le mot de DOMINIQUE à LOUIS XIV, *et les perdrix aussi, Sire* ! Mais dans ce parallèle, Arlequin a l'avantage de position et de métier.

Harangue.—Trois députés des états de Bretagne étant venus pour haranguer Louis XIV, l'évêque, qui était le premier, oublia sa harangue, et ne put dire un seul mot. Le gentilhomme qui le suivait, se croyant obligé de prendre la parole, s'écria : "Sire, mon grand-père mon père et moi, sommes tous morts à votre service." Le roi lui imposa silence, en lui disant qu'il n'entendait point les harangues des morts.

Ignorance.—Les élégantes de Paris, toujours assujéties à la mode, ne manquaient pas d'arriver au cours de littérature que faisait LAHARPE au Lycée. Ayant annoncé que dans la séance prochaine il parlerait de PLAUTE et de l'épopée, une belle dame va trouver son amie au jour fixé. Oh ! ma chère ! il faut que vous veniez, tout de suite avec moi au Lycée ; il n'y a pas de temps à perdre pour avoir place. La séance sera très intéressante ; M. Laharpe a annoncé qu'il parlerait de *pelottes* et de *poupées*.

Jeu.—Un homme qui avait rôdé longtemps par le monde revint dans sa patrie. Ses amis accourent en foule, selon l'usage, et lui crient à l'envi : "Nous sommes charmés de vous revoir en bonne santé ; allons, racontez-nous un peu vos aventures. Ah ! que de miracles furent en un moment sur le tapis ! Messieurs, leur dit-il, entr'autres choses, vous savez la distance prodigieuse qu'il y a d'ici au pays des Hurons ; hé bien ! à douze cents lieues de là j'ai vu une espèce d'hommes qui m'a paru tout-à-fait singulière. Souvent ils demeurent assis autour d'une table jusque bieu avant dans la nuit ; mais il n'y a point de nappe mise, ni de quoi occuper la mâchoire. La foudre pourrait gronder sur leurs têtes, deux armées pourraient combattre à leurs côtés, le ciel même pourrait menacer ruine, sans leur faire quitter la place, sans les distraire, car ils sont sourds et muets. De temps en temps, on entend sortir de leur bouche quelque sons mal articulés ; ces sons n'ont aucune liaison entr'eux, et ne sauraient signifier grand'chose ; et pourtant ils font rouler les yeux à une partie de ces gens-à de la manière la plus étrange. Je les ai souvent considérés avec admiration, car ils ne manquent jamais de spectateurs,

qui sont apparemment attirés par un motif de curiosité ; et croyez-moi, mes amis, je n'oublierai jamais les physionomies terribles que j'ai eu lieu d'observer dans ces occasions. Le désespoir, la rage, quelquefois une joie maligne mêlée d'inquiétude, venaient s'y peindre tour-à-tour ; tantôt c'était la fureur des Euménides ; tantôt l'air sérieux et morne des juges infernaux ; tantôt les angoisses d'un patient qu'on mène au supplice. Mais, demandèrent les amis du voyageur, quel est le but de ces malheureux. Se seraient-ils dévoués à travailler pour le bien public ? Ho ! non.—Vous verrez qu'ils cherchent la pierre philosophale ?—Ce n'est point cela.—C'est donc la quadrature du cercle ?—Encore moins.—Ah ! nous y voici ; ils sont là pour faire pénitence de leurs crimes.—Vous vous trompez encore.—Mais aussi vous nous parlez de vrais maniaques, sans ouïr, sans parler, sans rien sentir : morbleu ! que peuvent-ils faire ?—*Ils jouent.*

Libéralité.—Le roi de Prusse, FREDERIC II, n'étant encore que prince royal, avait comblé de présens une actrice célèbre. Il la récompensa beaucoup moins lorsqu'il fut roi. Cette actrice ayant osé s'en plaindre à lui-même, il lui répondit : “Autrefois je donnais mon argent, aujourd'hui je donne celui de mes sujets.”

Mariage.—Un amateur considérait les sept sacremens peints par LE POUSSIN, et trouvait beaucoup à critiquer dans le tableau qui représentait le mariage. “Je vois bien,” dit l'amateur, qui n'était peut-être pas content de sa femme, “qu'il est malaisé de faire un mariage qui soit bon, même et peinture.”

Naiveté.—Un poète, ou un pauvre diable qui se donnait pour tel, avait présenté un sonnet de sa composition à CLEMENT VII. Le pape, en jettant les yeux dessus, aperçut, au second ou au troisième vers, une syllabe de moins. Il le fit observer au poète ; mais celui-ci, sans se déconcerter, lui répondit aussitôt : “Que sa Sainteté veuille continuer de le lire ; elle trouvera quelque vers où il y aura une syllabe de trop ; ainsi l'une ira pour l'autre.”

Opéra.—Un particulier, placé au parterre de l'opéra, un jour que THEVENARD, le plus belle basse-taille de son temps, chantait, à côté d'un fat qui fredonnait continuellement à ses oreilles, fit quelques gestes de dépit. “Qu'avez-vous, monsieur ? lui dit le fat ; vous ne paraissez pas content.—C'est, monsieur, répondit le particulier, que j'enrage contre ce coquin de Thévenard qui m'empêche de vous entendre.”

Parasite.—Deux amis de la bonne table s'en allèrent trouver un jour un riche propriétaire à sa maison de campagne, où ils se faisaient fête de passer au moins huit jours agré-

blement, et d'être bien régalez; mais celui-ci les trompa bien; car à peine furent-ils entrés, que s'entretenant de ce qui leur était arrivé en chemin, ils dirent, entr'autres choses, qu'ils avaient vu de très beaux blés en venant." Le propriétaire leur dit aussitôt: "Vous en verrez demain de plus beaux, en vous en retournant."

Querelle.—HARRINGTON, à l'occasion des querelles de l'Angleterre, se servait de cette comparaison: "Il en fut à la fin de toutes ces fameuses factions, de tous ces partis qui faisaient tant de bruit, et se confondaient; à force de se multiplier, comme d'une portée de petit chiens dans un sac, lesquels se trouvant trop pressés pour se mettre à leur aise, mordent la queue et les pattes de leurs voisins, et crient tous du mal qu'ils se font l'un à l'autre, s'accusant mutuellement d'être la cause de leur gêne et de leur souffrance."

Repartie.—Dans une auberge où se trouvaient un officier français et un officier espagnol, celui-ci dit au Français: "Vous autres, vous ne vous battez que pour l'argent, et nous, qui ne sommes pas payés, nous nous battons pour l'honneur." Eh bien! répondit l'officier français, chacun se bat pour ce qu'il n'a pas."

Saillie.—Le roi de Prusse, FREDERIC II. avait banni l'étiquette des soupers, où il rassemblait particulièrement les littérateurs et les artistes. Un jour, il embarrassa beaucoup les convives, en demandant à chacun d'eux ce qu'il ferait, s'il était roi de Prusse: tous se confondaient en compliments. Lorsque la question fut adressée au marquis d'ARGENS; "Ma foi, Sire, répondit-il, je vendrais mon royaume pour acheter quelques belles terres en France, où j'irais vivre en paix."

Théâtre.—M. BEROUX, dans une élégie, après s'être déchainé contre les Grecs et les Romains, qui avaient fait le malheur de ses premières années, poursuit ainsi:

CE fut bien pis encor, quand je fus au théâtre:
Je n'entendis jamais que Phèdre, Cléopâtre,
Ariane, Didon, leurs amans, leurs époux,
Tous princes enragés, hurlant comme des loups;
Rodogune, Jocaste, et puis les Pélopides,
Et tant d'autres héros noblement homicides. . . .

Vanité.—L'académie de Marseille proposa pour prix l'éloge de LA FONTAINE. Laharpe traita de son mieux un sujet aussi intéressant, et vint en faire la lecture à Madame NECKER, qui en fut enchantée, et qui se persuada que son protégé devait remporter le prix. En conséquence, voulant le favoriser, elle envoya, sans se faire connaître, cent louis à l'aca-

démie pour ajouter à la somme destinée au prix. Mais elle fut aussi surprise que piquée, quand elle apprit que c'était, CHAMFORT, qu'elle n'aimait pas, qui avait remporté le prix. La vanité de Madame Necker ne lui permit pas de laisser ignorer son action.

DE LA GERMINATION DES GRAINES.

LES Mémoires de la Société d'Horticulture Calédonienne vol. IV. contiennent des expériences intéressantes, faites par John MURRAY, écuyer, sur la germination et la végétation subséquentes des graines ou semences.

Des graines de moutarde et de cresson furent semées sur des étoffes de laine noires, blanches et rouges, tenues constamment humides. Sur les premières, la germination fut tardive et la végétation rapide: sur les autres, la végétation fut magnifique.

Les mêmes graines furent semées dans de l'alun pulvérisé et dans des sulphates de fer, de soude et de magnésie, et des muriates de soude et de chaux. Elles ne germèrent que dans l'alun.

Les mêmes graines furent grillées en parties, ou soumises à l'action de l'eau bouillante, et germèrent et végétèrent toutes, démontrant par là qu'une température élevée ne détruisait pas leur principe vital. Les graines de maïs (bled-d'Inde) et de carouge peuvent de même supporter une haute température sans être endommagées. Des pois et des fèves sur lesquels on avait jeté de l'eau bouillante, germèrent au bout de quelques heures, et crurent très bien. Nos jardiniers recourent à ce moyen pour éprouver la graine d'oignon. Si elle est bonne, elle germe, mais elle ne peut plus croître.

Les graines semées dans les acides minéraux délayés ne germèrent pas. Mais celles qui furent semées dans du carbonate de magnésie, et arrosées, germèrent très bien, prouvant ainsi erronée l'opinion de TENANT, adoptée par les philosophes qui l'ont suivi, "que la pierre calcaire magnésienne est nuisible à la végétation."

D'autres expériences allèrent à démontrer, que les poisons métalliques, destructifs des animaux, sont pareillement destructifs de la végétation; que la matière ferrugineuse tient le premier rang entre ces poisons, et que ces substances sont absorbées par les racines des plantes.

Albany, 2 Septembre 1832.

VARIÉTÉS

Jaquettes à collet de liège.—La *Gazette de Florence* (E. U.) contient, à l'occasion du naufrage d'un vaisseau à vapeur, l'article suivant :

“ Nous renouvellons la suggestion que nous avons déjà faite concernant l'utilité dont seraient des jaquettes à collet de liège pour ceux qui enconrent les périls multipliés de la navigation par vaisseaux à vapeur. Des philanthropes en ont recommandé l'usage à ceux qui naviguent sur l'océan, et plusieurs leur ont dû leur préservation. Mais quand on considère avec quelle facilité comparative on peut atteindre la terre de quelque partie que ce soit de nos rivières, où les grandes vagues sont inconnues, on doit être convaincu que cet appareil, tout simple qu'il est, serait un préservatif presque toujours infailible.

New England Farmer.

Invention.—MR. R. RISLEY, de Philadelphie, a inventé une machine, pour remplacer le travail manuel dans la taille du marbre ou de la pierre à bâtir. Au moyen de la vapeur, une forcé égale à celle de cinq chevaux fait, dit-on, autant d'ouvrage que 1000 hommes en pourraient faire dans le même temps.

Mouton extraordinaire.—Un mouton prodigieux, exhibé à la foire de Stourbridge, a causé une sensation extraordinaire parmi les fermiers, dont peu s'attendaient à voir un mouton du poids énorme de 402 livres, de 5 pieds de hauteur et de 7 pieds de longueur. Ce mouton a été élevé sur les montagnes de la Suisse, et il est maintenant âgé de trois ans. Il a été exhibé publiquement aux naturalistes les plus distingués de l'Europe, et aux Tuileries devant la famille royale de France. Il a produit annuellement 35 livres de laine, et on le montre aux foires, comme une curiosité extraordinaire.

La plus grande des fleurs.—En 1818, le Dr. ARNOLDI découvrit dans l'île de Samatra, une fleur qu'il nomma *Raspesia Arnoldi*, et qu'un auteur a appelée avec beaucoup de justice “ le magnifique Titan du règne végétal.” L'esprit n'avait jamais conçu l'idée d'une telle fleur : sa circonférence, lorsqu'elle est épanouie, est de neuf pieds ; son nectaire peut contenir neuf chopines ; les pistils sont aussi gros que des cornes de vache, et le poids de la fleur entière n'est pas de moins de quinze livres.

Maximes.—Il y a cinq choses auxquelles il faut faire la guerre : les maladies du corps ; l'ignorance de l'esprit ; les passions du cœur ; la sédition publique, et la discorde privée.

PYTHAGORE.

Celui qui se lève tard trottera toute la journée et atteindra à peine son affaire à la nuit. FRANKLIN.

GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE.

DU CANADIEN du 21 Septembre.

MONSIEUR L'ÉDITEUR.—En parcourant une de vos feuilles du mois dernier, j'y ai trouvé le prospectus d'une "*Géographie Élémentaire, à l'usage des Ecoles du Bas-Canada,*" qui doit être publiée prochainement à Montréal, par souscription. Je ne doute point des succès de l'auteur, M. BIBAUD, dont les travaux en vers et en prose sont connus de la plupart de vos lecteurs. Mais comme on pourrait croire, en lisant son prospectus, que nous n'avons aucun livre de ce genre en Canada, il serait peut-être à propos d'informer le public qu'il s'imprime actuellement à Québec, chez MM. Neilson et Cowan, un "*Nouvel Abrégé de Géographie Moderne, suivi d'un Appendice et d'un Abrégé de Géographie Sacrée à l'usage de la Jeunesse.*" Ce petit ouvrage, rédigé avec soin d'après les autorités les plus récentes, contenant une foule de détails nouveaux, de notes historiques, statistiques, géologiques, et autres, a déjà reçu l'approbation de plusieurs de nos collégés, qui en ont adopté la première partie, en attendant la seconde, encore sous presse. La première partie comprend les notions préliminaires, la Géographie de l'Amérique, et celle de l'Europe. La seconde traitera de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Océanie, L'Appendice doit renfermer des vues comparées de l'état géologique, statistique, religieux, et politique des différens peuples et pays du globe; une esquisse des caractères nationaux; surtout un grand nombre de faits intéressans relatifs à l'Amérique et en particulier au Canada. L'abrégé de Géographie Sacrée sera très court, n'ayant pour but que de faciliter aux jeunes élèves l'intelligence de l'Histoire Sainte.

Le tout ne doit former qu'un volume in-12, d'environ 250 à 300 pages, sur du bon papier, et en beaux caractères. Aussitôt qu'il sera publié, les éditeurs se proposent de réimprimer la Géographie de l'Amérique et d'y joindre un précis plus abrégé de ce qui regarde les autres parties du monde, pour l'usage des écoles purement élémentaires.

Si vous jugez, Mr. l'Éditeur, que cette information mérite de trouver place dans votre journal, ayez la bonté de l'insérer, et vous obligerez beaucoup,

UN AMI DE L'ÉDUCATION.